

LE BON DOCTEUR

Fin novembre 1945, dans le bureau du directeur du Sanatorium de Valbonne:

- Bonjour monsieur le directeur.

- *Bonjour... monsieur ?... Vous désirez?...*

- Excusez-moi de vous déranger... Docteur Didier Klein, voilà, je suis médecin dermatologue, et j'ai l'intention de partir en Afrique pour soigner les noirs, mais pour cela il faut que j'améliore mes connaissances sur les maladies tropicales... Je vous ai fait un courrier dans ce sens mais je pense que, compte tenu des problèmes de la poste, vous ne l'avez pas reçu. J'ai découvert votre sanatorium dans une revue médicale.

- *Monsieur... Vous vous dites dermatologue... Vous avez les justificatifs?*

- Certainement... Excusez-moi... Voilà mon dossier, mes diplômes ainsi que plusieurs attestations d'établissements hospitaliers où j'ai exercé, et voici mon curriculum, tout y est résumé.

Après avoir longuement écouté le docteur Didier Klein, origines, famille, activités, relations pendant la guerre avec l'occupant allemand, projets d'avenir, engagements divers dans la société alsacienne, etc... le directeur, qui est aussi pasteur, estime qu'il peut faire confiance au docteur Klein, d'autant que celui-ci s'avère être un bon protestant, chrétien engagé il pourrait être un sérieux élément dans cette difficile période de remise en route d'après-guerre.

- *Je crois, docteur, que je peux, peut-être, répondre à vos désirs, mais avant d'aller plus avant je dois vous faire part de la situation dans laquelle je me trouve.*

- *C'est-à-dire?*

- *Pour assurer les fins de mois je ne peux compter que sur les fidèles donateurs de l'association; je ne reçois ni subvention ni prix de journée pour mes malades, hormis pour les deux militaires pris en charge par l'armée; ce qui signifie que parfois mon dévoué personnel ne reçoit aucun salaire.*

- Sur l'article de la revue médicale, dont je vous ai parlé, il est clairement souligné que votre sana est une œuvre de foi créée par votre père, et que c'est dans ce même esprit que vous avez repris les rênes après la guerre. Si vous acceptez de me prendre pour un certain temps, je ne vous demande aucun salaire, je suis prêt à rentrer dans le rang et vivre les mêmes conditions que les autres.

- *Bien! Si vous êtes d'accord, je vous accepte pour un mois d'abord, ensuite nous verrons... comme vous l'avez bien compris, hormis la chambre et le couvert je ne peux rien garantir en fin de mois... Demain je vous présenterai au jeune docteur de Pont Saint Esprit qui vient régulièrement visiter les malades, mais, malheureusement, c'est un généraliste sans aucune connaissance de la maladie de Hansen. Un dermatologue vient de temps en temps, une fois par mois, ou seulement tous les deux mois de Nîmes pour une visite générale et une rencontre avec celui de Pont... Ceci pour vous dire que vous serez dépendant directement de vos deux confrères.*

- Je suis entièrement d'accord, et je ne sais comment vous remercier ?

Pour le directeur, la venue du docteur Klein est un apport un peu miraculeux; un dermatologue à demeure ne peut qu'améliorer le quotidien des malades, que ce soit pour les soins ou pour le moral en général.

C'est bien, en effet, ce qui se produit au sein de l'ensemble de la grande Maison; c'est comme une bouffée d'air frais qui fait le tour du cloître et pénètre dans chaque chambre de malade.

Dès sa prise de fonction, et tout naturellement, le nouveau docteur va chez l'un et chez l'autre pour faire connaissance et découvrir de visu ce qu'est la lèpre; en effet, bien que spécialiste en dermato il n'a jamais eu l'occasion de rencontrer un patient porteur du bacille de la lèpre, et ce ne sont pas les quelques lignes parcourues pendant ses études qui lui ont donné une grande connaissance du sujet.

Un mois à l'essai! Après ce laps de temps, personne dans le sana, malades, personnel et directeur ne souhaitent voir partir le docteur Klein, le directeur et le docteur sont entièrement d'accord pour la prolongation du séjour; mais aussi les collègues de Nîmes et de Pont, avec lesquels les relations sont excellentes, et qui profitent de cette présence sur place pour espacer leurs visites au sana.

Le bon docteur! Toujours prêt à rendre service, dévoué et d'un contact facile et agréable, ce ne sont que des éloges qui parviennent aux oreilles du directeur.

L'hiver 1945-46 est particulièrement rude. Dans les chambres (*anciennes cellules des moines à l'état brut, chacune avec sa cheminée*) il faut absolument garder la cheminée allumée toute la journée, et parfois, la flamme étant au plus bas, la température de la chambre n'est pas très élevée, d'une part parce que le malade ne peut pas faire le nécessaire et, d'autre part parce que le personnel est insuffisant pour répondre aux besoins des malades; alors, si le docteur entre à ce moment-là et constate l'état du foyer, il n'hésite pas à aller jusqu'à la réserve, au bout du cloître, à remplir la brouette de bûches pour venir alimenter la cheminée du malade.

Dévoué à un point tel que malades et personnel l'appellent par son prénom: le docteur Didier.

Mais, la situation au sana est probablement trop idyllique. Un certain matin le bon docteur ne se présente ni au petit déjeuner ni dans le service hospitalier pour sa première visite des malades. Le directeur explique tout simplement que le docteur Klein est parti en urgence à cause de problèmes familiaux !

Après ses études de médecine, en partie faites en Allemagne, Alfred Mockel, originaire de Mulhouse, décide de s'installer dans ce pays qui est devenu sa seconde patrie. Il travaille à l'hôpital de Stuttgart, charmante ville où il demeure et où il se plaît beaucoup.

Célibataire endurci il est libre comme le vent; pourtant plusieurs occasions très 'intéressantes' l'ont sérieusement tenté, mais il n'a jamais pu franchir le pas. Jeune dermatologue, il envisage de devenir professeur de médecine dans une grande université et, pour réaliser ce difficile parcours, il emploie tout son temps libre à ses études qu'il poursuit avec passion.

La passion de son métier à l'hôpital, ainsi que ses études font qu'il suit de très loin la politique des années trente en Allemagne et en Europe en général. Jamais il ne prend part aux discussions sur le sujet entre collègues où même avec les Français qu'il rencontre dans les quelques occasions qui se présentent; occasion avec le chef cuisinier du restaurant où il se rend régulièrement, Jean Marty, parisien qui régale le beau monde avec ses menus sans égal; occasion également avec le patron de la «Maison du bel Être», lavage, repassage, Guillaume Guderian, qui entretient ses effets, allemand très ouvert, accueillant, aux contacts faciles. Non! Le docteur Mockel n'a vraiment de bonnes relations qu'avec son chef de service le professeur Kruger, qu'il admire.

Ses parents, à Mulhouse, qu'il va voir une fois par mois, ne comprennent pas qu'il puisse vivre en faisant abstraction de ce monde nouveau que le chancelier Hitler est en train de bâtir?

En fait, Alfred est bien au courant de la politique menée par le dictateur du Reich, et il sait bien aussi qu'à l'hôpital il est surveillé, comme tous les étrangers, surveillé aussi dans l'immeuble où il demeure, également en faisant ses courses chez l'épicier du coin de la rue; le moindre écart dans ses paroles, la moindre critique du régime ainsi que quelques mots suspects dans son courrier, qui est censuré, et il serait immédiatement expulsé vers la France.

Ceci étant, Alfred est très bien considéré à l'hôpital, toujours prêt à rendre service à celui-ci ou celle-là; ses infirmières, ainsi que le personnel en général, considèrent que le docteur français n'a rien à envier à ses collègues allemands, bien au contraire, mais ce genre de critique n'est jamais ouvertement exprimé.

Comment avoir confiance en quelqu'un, se dit Alfred?

Progressivement, la réalité le rattrape et, sans qu'il le réalise vraiment, il s'isole de plus en plus; les conversations sont de plus en plus brèves avec les uns et les autres, même sur son lieu de travail à l'hôpital.

Heureusement, il y a l'exception, avec son chef de service la confiance est totale. Entr'eux les relations sont excellentes; régulièrement Alfred est invité par le professeur Kruger pour un repas dans la famille, parfois au restaurant lorsque les emplois du temps de l'un et de l'autre le permettent.

Les rapports entre les deux personnages ne sont plus hiérarchiques, mais tout simplement les relations ordinaires entre amis.

Et c'est ainsi que, petit à petit, sans tambour ni trompette, le professeur arrive à faire en sorte qu'Alfred s'intéresse sérieusement à la politique, et partage sa pensée sur le troisième Reich: Hitler n'est pas le sanguinaire décrié par les pays voisins, lors que l'Allemagne était plus bas que zéro suite à la grande guerre, le chancelier Hitler a redonné l'espoir au pays, a donné du travail aux ouvriers, la jeunesse qui croupissait dans les bas quartiers est maintenant le fer de lance de tous les projets, de toutes les initiatives, le sport, les études... bibliothèques, musées, club de ceci et club de cela!... En un seul mot: Hitler a ressuscité l'Allemagne.

Après le traité et les accords de Munich le 30 septembre 1938, le ministre allemand de la propagande, docteur Joseph Goebbels, se déchaîne, et abreuve l'Europe, et la France en particulier, de floppées de discours à la radio, (*la télévision était encore dans les limbes*) et en particulier à la radio de Stuttgart où chaque jour il y a une longue émission dirigée vers la France, et en français naturellement.

Il se trouve que le professeur Kruger est membre du conseil de gestion de la radio de la ville; membre très compétent et influent, aussi bien lorsqu'une difficulté, une question ou un problème embarrassant se présente, le président du conseil de gestion n'hésite jamais à l'appeler à son secours.

C'est ce qui se produit lorsque l'un des journalistes chargé de l'émission en français est déplacé pour force majeure.

Comment? Par quel biais et par quels arguments, le professeur Kruger parvient-il à convaincre son jeune collègue français, le docteur Mockel, qu'il devait accepter de passer une heure à la radio pour lire le texte en français qui lui serait soumis par le responsable des informations et de la propagande? Question sans réponse.

Alfred n'a aucune idée de ce que l'avenir lui réserve, ni dans quel engrenage diabolique il vient de tomber.

C'est ainsi que quatre jours par semaine, l'après-midi de 17 à 18 heures, il lit, à Radio Stuttgart, les messages adressés à ses compatriotes français. Jusqu'à la déclaration de guerre début septembre 1939, les textes se rapportent essentiellement à l'Allemagne, il faut faire connaître la vérité sur ce qui s'y passe: Radio Paris ne vous raconte que des mensonges, l'Allemagne n'a pas de politique expansionniste mais répond uniquement à la demande des territoires, c'est le cas de l'Autriche qui a fait appel au chancelier Hitler, également les territoires des Sudètes qu'Hitler vient d'annexer; en réalité la construction de la Grande Allemagne suscite la jalousie des français qui végètent dans leurs disputes de partis, ce qui mène la France vers la décadence, etc., etc...

Semaine après semaine, Alfred, avec sa belle voix, expose la pensée du troisième Reich aux français de l'hexagone; ceci, en homme de radio compétent et reconnu en tant que tel par les responsables allemands. D'autant mieux que, progressivement, Alfred adopte totalement la politique qu'il est chargé d'exposer quatre jours par semaine à Radio Stuttgart.

Le temps passe, le 2 septembre 1939 la guerre éclate entre la France et l'Allemagne. Tous les français sont expulsés, sauf exception qui confirme la règle. Alfred, sur proposition de ses supérieurs, accepte de rester et de poursuivre les émissions à Radio Stuttgart.

Naturellement, avec la guerre, les messages changent; les textes de propagande deviennent des pamphlets très durs, ceci pendant la drôle de guerre où les deux armées restent l'arme au pied, les soldats jouant au ballon où à la belote, de septembre 1939 au 10 mai 1940, jour de l'attaque foudroyante de la Wehrmacht qui balaye en quelques semaines la peu glorieuse armée française.

Radio Stuttgart avait averti les français; mais naturellement c'est avec beaucoup de décontraction et de sourires que ces messages étaient reçus; un seul exemple: *Ce jour, 23 janvier 1940, « Mes chers compatriotes ardéchois, en particulier les braves concitoyens du village de Beauchastel en Ardèche, vous qui travailliez à « L'usine Gerbeaut Emballages » qui fabrique des cagettes et autres cageots pour emballer les pêches de la vallée de l'Eyrieux, vous devez vous préparer pour votre nouvelle activité qui va consister, dans quelques semaines, à la fabrication de cercueils. »*

Le jeune docteur Alfred Mockel ne fait pas les choses à moitié; influencé par son ami le professeur Kruger, membre de la terrible Gestapo, il adhère à pieds joints au monstrueux système National Socialiste à la mode hitlérienne.

Membre de la Gestapo, Alfred prête serment au Führer (*comme plus de six mille français*) qu'il va servir avec fidélité et passion.

Anti démocrate, anti juifs, anti homos, anti tziganes... Un seul but: la gloire de son Führer
Après la victoire écrasante de l'Allemagne sur la France, au printemps 1940, les messages de Radio Stuttgart aux français n'ont plus de raison d'être puisque le régime de Vichy les remplace très avantageusement.

Alfred est alors détaché à Strasbourg, chef-lieu de l'Alsace, la nouvelle province allemande, annexée par Hitler. Sous l'autorité directe du Gauleiter, il est en poste à la Kommandantur où il fait merveille dans la dénonciation des alsaciens, et l'arrestation de celui-ci et celle-là. Jusqu'à la libération, pendant toute la guerre il participe aux plus basses exactions envers ses compatriotes : arrestations, tortures, pendaisons, déportations...

Mais, tout a une fin!

À la libération du pays, en décembre 1944, Alfred n'a d'autre choix que celui de suivre ses maîtres en Allemagne où il continuera, servilement, à appliquer les règles et les lois qui font la «*gloire*» de la Gestapo, jusqu'à la fin des hostilités le 8 mai 1945.

Dans un chaos inimaginable, après le cataclysme, le premier souci du peuple est de chercher et trouver un peu de nourriture...

Mais pour les responsables, les tueurs, les sanguinaires, pour ceux qui par leurs paroles ou leurs actes ont participé à cet effroyable «*boucherie*», il faut, par tous les moyens essayer d'échapper à la traque lancée par les vainqueurs, en particulier par Paris dont le Service de Recherche des Coupables a été lancé dès la Libération.

Que dire des responsables associatifs ou d'églises, de monastères ou autres structures laïques ou privées, qui ont directement aidé un grand nombre de fuyards cherchant à sauver leur peau; en acceptant de les cacher ou en leurs fournissant de faux papiers leur permettant de partir à l'étranger ?

Oui ! Il y a bien eu le procès de Nuremberg ! Oui ! En France il y a bien eu quelques centaines de condamnés à mort, mais la plupart des coupables sont passés à travers les mailles du filet ; très nombreux sont ceux qui, ayant pu s'expatrier grâce à toutes ces organisations clandestines, ont bénéficié des amnisties décidées par les Présidents de la République.

Bien évidemment, de retour en France, le docteur Alfred Mockel ne se précipite pas en Alsace où les traqueurs sont à ses trousses en tant que criminel de guerre.

Fausse identité, faux certificats, faux permis de conduire, fausses factures, etc...

Qui pourrait me retrouver dans Paris ; se dit le docteur Alfred Mockel, devenu le docteur Didier Klein ?

Pourtant, lorsqu'il découvre sur une revue médicale l'existence d'un sanatorium pour lépreux dans le Gard, il n'hésite pas à tenter sa chance : il ne peut pas exister une cache plus sûre qu'une chartreuse isolée dans une forêt et qui abrite des lépreux.

Dans cette chartreuse il tente d'oublier, il cherche à se refaire une vie normale en se donnant corps et âme auprès des malades mais également dans le quotidien ordinaire, contacts, relations... Retrouver la vie !

Mais le monde est petit, et il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas !

Dans ces années d'après-guerre, le sana ne reçoit aucun prix de journée pour les malades, exception pour deux ou trois anciens militaires, aussi bien le directeur n'hésitait pas à quitter son bureau pour accueillir et faire visiter la chartreuse aux visiteurs, en groupe en général.

Excellent orateur, le directeur passionne les visiteurs, et ceux-ci restent parfois longuement au portail de sortie pour questionner et discuter avec le maître des lieux afin d'en connaître le maximum sur ce sana pour lépreux.

Ce jour-là, après les remerciements et des aux revoirs chaleureux, un visiteur revient sur ses pas et, avec un langage plutôt sec, apostrophe le directeur qui s'apprêtait à monter à son bureau :

- Monsieur, je ne comprends pas que la charité qui vous pousse à recueillir les lépreux, ces personnes rejetées du monde, vous pousse aussi à recueillir des criminels de guerre ? Il y a des limites dans l'amour du prochain dont vous parlez si bien !

- Pardons monsieur, mais... restons calme... soi vous vous moquez de moi... soi vous avez des choses très graves à me dire... mais je n'accepte pas ce genre d'accusation...qu'est-ce qui vous fait tenir un pareil langage ?...

Après un début qui n'augure pas une suite très souple, les deux protagonistes reprennent des contacts normaux :

- Voilà, monsieur, je suis alsacien, juif, seul, ma femme et mes deux enfants sont morts en déportation... Je suis venu passer quelques jours chez mes cousins de Bagnols ... Nous profitons de cette belle journée pour découvrir votre monument, ainsi que votre œuvre charitable... Tout à l'heure, au cours de la visite, dans le cloître j'ai aperçu un homme en blanc qui sortait d'une chambre... Je ne voudrais pas faire d'erreur... Je ne sais plus si je dois continuer...

- Cher monsieur, vous ne pouvez pas en rester là !... Vous en avez trop dit, ou pas assez. Vous comprenez que je veuille savoir pourquoi vous m'avez interpellé aussi rudement il y a un instant... D'autre part, sachez que, il y a seulement quelques mois j'étais encore pasteur de paroisse ; une excellente couverture pour cacher de nombreux juifs en situation pour le moins difficile !

- Vous avez raison !... Non ! Je ne me trompe pas ! La personne que j'ai vue est recherchée par la police en tant que criminel de guerre !...

- Monsieur,... J'espère... Je pense que vous vous trompez... Dans mon service il n'y a que quatre femmes qui y travaillent, le seul homme est un docteur, comme vous alsacien... Le docteur Didier Klein... Dermatologue, il est ici pour quelques mois, le temps de se familiariser avec la maladie pour compléter ses connaissances avant de partir en Afrique soigner les noirs.

Un docteur très apprécié par tous, autant par la personnel que par les malades.

Pourtant, après avoir écouté le visiteur exposer longuement son témoignage sur le docteur, membre de la Gestapo en Alsace, docteur Alfred Mockel, alias docteur Didier Klein, le directeur se prend à douter et se dit que tout ceci demande une suite.

De deux choses l'une, ou tout est vrai et c'est très grave, ou tout est faux et la vie continue comme avant ?

Après la visite du directeur à la maréchaussée de Pont-St-Esprit, les gendarmes ont très vite découvert la vérité, et c'est avec le maximum de discrétion que le *bon docteur* a quitté la chartreuse, menotté entre deux gendarmes.

Après jugement, le criminel de guerre s'en est tiré avec seulement huit ans de prison, ceci grâce aux amnisties décidées par les Présidents d'après-guerre.

Le directeur de l'époque, le pasteur Albert Delord, fait partie des 3 853 « **Justes parmi les Nations** » français, pour avoir sauvé de nombreux Juifs lorsqu'il était en poste à Carmaux.

Dans le mémorial de Yad Vashem à Jérusalem il a son Arbre mémorial, ainsi que son nom dans le Hall des noms, au côté des 25 280 autres Justes.

Robert Chazal

PS: Dans ses vieux jours, le docteur Alfred Mockel est venu, l'été 1985, visiter Valbonne.